



Catégories

- > [Actualités](#)
- > [Concours](#)
- > [De la suite dans les idées](#)
- > [Diversité linguistique](#)
- > [Économie, travail et formation](#)
- > [La chronique de Jean-Benoît Nadeau](#)
- > [Références culturelles](#)
- > [Univers numérique](#)

Auteurs

- > [FMLF](#)
- > [forum-mondial](#)
- > [Jean-Benoît Nadeau](#)
- > [Mathilde Borde, édimestre et responsable des communications Web](#)

11 mai 2012 – [Jean-Benoît Nadeau](#)

Changer la donne en Californie

Gabrielle Durana, présidente d'[Éducation française Bay Area](#), se doutait qu'il y avait de la demande pour des cours de français dans la région de la baie de San Francisco, mais elle a été la première surprise du succès de son organisme depuis 2009.

Son idée est toute simple : **offrir aux francophones des cours de langue française après l'école**, au prix de 17 dollars de l'heure à raison de trois heures par semaine, dans des groupes encadrés d'un professeur pour 8 élèves.

La première année, elle a dû gérer 225 inscriptions dans neuf écoles. Trois ans plus tard, ils sont **550 élèves dans 22 écoles**. Pour reprendre son souffle, elle a même dû refuser neuf écoles cette année.

Son idée s'inspire d'un programme similaire à New York, mais la demande a largement excédé ses attentes à San Francisco. À tel point que cette agrégée d'économie, qui a enseigné quatre ans avec l'Éducation nationale en France, gère désormais **la plus grosse association du genre dans le monde**.

Gabrielle Durana sera présente à Québec pour le Forum mondial de la langue française et interviendra durant la présentation [L'enseignement du français langue étrangère](#), le mardi 3 juillet.

Jean-Benoît Nadeau : Éducation française Bay Area est devenue un laboratoire pédagogique surveillé de très près par les enseignants de français. Qu'est-ce qui explique un tel succès ?

Gabrielle Durana : Nous avons complètement changé la donne parce que nous offrons un programme de français qui n'est ni dans les lycées et collèges français, ni dans les écoles publiques américaines.

Il y a beaucoup de francophones dans la région de la baie de San Francisco. On recense environ 40 000 Suisses, autant de Français, beaucoup d'Africains, des Québécois. C'est une clientèle très diffuse, très étalée dans plusieurs comtés, souvent trop loin des lycées et collèges français, ou qui n'a pas les moyens de payer les frais d'inscription, très élevés. Quant aux écoles publiques, l'offre ne correspond pas aux besoins d'enfants francophones. Ils n'ont pas besoin d'apprendre à dire : « ceci est une table. »

L'autre raison du succès est que **nous nous appuyons fortement sur la communauté**, ce que les professeurs de français des écoles ne font pas nécessairement. Cette communauté n'est pas facile à trouver, car les francophones sont très intégrés, ils ne forment pas de ghetto. Cela dit, quand nous avons annoncé notre projet, les parents francophones ont été nombreux à se manifester.

Qu'est-ce que vous enseignez pendant ces trois heures ?

À parler, à lire, à écrire. Nous prévoyons du temps de jeu : il faut que l'enfant ait un vécu ludique du français. Mais on leur apprend aussi la fierté.

Mon histoire personnelle est analogue. J'ai été élevée en France, mais mes parents étaient des réfugiés politiques argentins, et ils m'ont transmis l'espagnol. **Je sais personnellement l'univers qui s'ouvre quand on maîtrise la langue de ses origines.** Je suis très fière d'avoir pu suivre des cours d'histoire de l'art au Prado.

La fierté, c'est de l'orgueil bien placé. Ce n'est pas anodin, car les immigrants émettent malgré eux un message équivoque : « je suis parti parce que quelque chose n'allait pas. » Les enfants perçoivent ce message-là 5 sur 5. Alors, nous disons : « Peu importe la raison, ce n'est pas la langue qui est en cause. »

Pour les parents, c'est important que l'enfant parle la langue de ses cousins, de ses grands-parents. Plus tard dans la vie, ils choisiront – comme on choisit toute notre vie !

Quel est le niveau ?

Nous suivons le Cadre européen commun de référence pour les langues (CECRL) en six niveaux : a1, a2, b, b2, c1, c2. Si les parents le demandent, l'enfant peut obtenir un diplôme officiel qui s'appelle le DELF en France. **Un enfant qui fait notre programme de 1200 heures de la maternelle au lycée termine avec un niveau b2 ou c1 qui est suffisant pour être admis à l'université en langue française en Europe.**

Nos enseignants sont tous des instituteurs diplômés, que nous formons. Cette année, nous avons 16 stagiaires en formation. Il faut une formation parce que les enseignants sont habitués de fonctionner dans un cadre de

classe de 30 heures, alors que chez nous, c'est différent. C'est un autre métier.

Votre programme s'adresse aux francophones, mais vous avez 40 % de clientèle anglophone.

Oui, dans des classes séparées. Nous avons même des Canadiens qui veulent devenir bilingues. Mais nous ne mêlons pas les élèves anglophones et les francophones, qui n'ont pas les mêmes besoins.

Vous êtes un organisme à but non lucratif. Quel aide recevez-vous des écoles ?

Nous utilisons leurs locaux à titre gracieux. Nous choisissons l'école en fonction de la proximité des familles et il faut ensuite convaincre le directeur.

Quand je vois les directeurs d'école, je suis toujours surprise de la réaction. Ils nous disent : on ne peut pas le faire aussi bien. **Ils admirent les efforts de la communauté et certains admirent la langue française.** Ils sont babas.

Devant le succès, n'êtes-vous pas tentée de transformer le programme en écoles à part entière ?

Nous avons choisi de ne pas aller dans cette direction. J'applaudis l'initiative des parents de Santa Rosa, au centre de la vallée de Napa, au nord de San Francisco, qui viennent de lancer une école d'immersion française publique. Mais créer et gérer une telle école requiert beaucoup d'énergie, pour finalement desservir une clientèle locale. Ce n'est pas ce que nous faisons. Là, où les concentrations le permettent, il faut des écoles, privées ou publiques. Mais **notre travail est de voir aux francophones qui sont éparpillés** dans une demi-douzaine de comtés.

Bref, il faut une **solution multicarte**. L'originalité de notre initiative est d'avoir révélé qu'il y a un espace pour d'autres initiatives là où il n'y a pas assez de gens pour avoir une école, mais où la demande existe malgré tout.

4 commentaires

Nahi

14 mai 2012 à 11 h 00

Super Danielle ^^

forum-mondial

14 mai 2012 à 11 h 55

Danielle?

Nahi

15 mai 2012 à 5 h 24

Gabrielle plutôt 😊 , nous nous verrons, je crois!

Bob Remy

19 mai 2012 à 12 h 03

Le Salon du Livre de Washington, D.C, édition 2012:
Un espace de convivialité culturelle

Partagez

Tweeter 355

0

J'aime

Eugénie Catta, Anne Vervier et 3 777 autres personnes aiment ça.

